

HISTORIQUE DE LA BUGEADE

Homère raconte que Nausica, fille du Roi de Grèce, faisait elle-même sa lessive dans le Palais de Corfou, malgré son illustre condition. Avec ses compagnes, elle foulait le linge avec les pieds, puis le battait à l'aide d'un bois (ancêtre certainement du battoir) sur les galets.



Les historiens ont pensé que le « Sapo » des gaulois était l'ancêtre de nos savons. Cela est fort probable qu'à partir de la plante saponaire, ils aient obtenu une poudre, la saponite, qu'il ne restait plus qu'à rendre compacte avec du suif. En réalité, ce mélange de suif de chèvre, cendre de hêtre et jus d'herbes était un adoucissant, cicatrisant et colorait les cheveux en rouge.

De la Gaule, ce sapo fut importé à Rome où il fut amélioré et parfumé... «il débarrassait le corps et les tuniques de la saleté ».

Le véritable savon arriva en Europe dans les bagages des premiers croisés, il était un luxe hors de prix. Le peuple continua donc à utiliser plus volontiers le sapo.

Ce sont les couvents qui, aux premiers siècles de notre ère, établirent les méthodes rationnelles et économiques de lavage que Saint Marc enseignait à ses disciples entre les psaumes et l'écriture des Évangiles. D'où l'appellation « la lessive Saint Marc ». Cependant, les foulonniers monastiques ou laïques durent faire place aux lavandières lorsque le chanvre, le coton, le lin, supplantèrent la laine. La profession se féminise.

Avant l'invention de l'ammoniaque, les textures étaient blanchies à l'urine qui se collectait et se vendait.

Au XIII^{ème} siècle, Paris compte quarante-trois lavandiers, seize lavandières sur bateaux-lavoirs et en berge de Seine. Les Nobles et riches bourgeois préférèrent le lavage maison afin d'en surveiller les phases et se limiter le vol et la perte de linge.

En Provence, pour plus de facilité, les gens aisés, propriétaires de bastides à la campagne, prennent l'habitude de faire leur lessive. C'est l'origine des « buées ». Un rite si marquant dans la vie familiale qu'Olivier de Serres, ardéchois, Ministre de l'Agriculture d'Henri IV, prend le temps de le détailler.

Dans une grande cuve, on met le linge sale, amassé au grenier durant plusieurs mois et qu'on a débarrassé des matières salissantes. De l'eau bouillante est versée sur les cendres qui deviennent saponifiantes. Ces cendres, pas n'importe lesquelles, doivent provenir d'arbres fruitiers, de chênes, sarments de vigne, tiges de maïs, joncs, varech. On jette le mélange sur le linge du cuvier. L'eau s'écoule très lentement. Elle est récupérée dans un baquet, passant par l'orifice du bas. On recommence plusieurs fois l'opération, tant que l'eau est chargée de souillures. La crasse s'y dissout. Il n'y a plus qu'à rincer le linge à la rivière ou au lavoir. Ce mode de lavage, le plus épuisant qui soit, se perpétuera pourtant dans nos campagnes jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

Les grandes buées (le mot buanderie vient de là) se pratiquaient une ou deux fois l'an, selon la richesse du trousseau. En général, il comportait soixante dix draps et autant de chemises. Ces buées se déroulaient pendant quatre ou cinq jours ensoleillés, donnant aussi l'occasion de retrouvailles, agapes, veillées. Les jeunes gens étaient conviés, avant de jouir des loisirs provoqués par le rinçage du linge à la rivière, pour aider à porter les corbeilles d'osier

Chaptal, chimiste et Ministre de l'Intérieur du Consulat qui rédigea le Manuel complet du blanchissage, prônant le lavage à la vapeur.

En 1850, le député, Armand de Melun, apitoyé par la dureté du métier de lavandière, parvint à faire voter des crédits pour faire construire un Lavon expérimental à essoreuse à manivelle et séchoir à air chaud conçu par des ingénieurs anglais. L'échec fut total : les cabines individuelles prévues pour les laveuses les empêchaient de jaser, de se disputer et de contrôler ce que faisait la voisine. De plus, elles se méfiaient des machines, elles organisèrent une véritable résistance au changement et le lavoir fut détruit.

On peut noter au passage, qu'avant sa destruction, les lavandières se retrouvaient toutes au niveau de l'écoulement des eaux qui auraient dû être usées et lavaient dans cette rigole côte à côte et face à face. Peut-être le linge en était-il plus blanc ?

Ce n'est qu'après la guerre de 1870 que la lessiveuse finit par être adoptée en ville. Posée sur la cuisinière, elle utilisa d'abord des cristaux de soude puis les copeaux de savon et enfin les lessives composées.

D'annuelle, la bugeade devint hebdomadaire, de préférence, le lundi, avant d'être le geste de n'importe quel jour et heure avec bien moins de manipulations mais aussi, avouons-le, moins de charme.

Que de tapage pendant ces séances de lavoir, où les nouvelles vraies ou fausses se propagent, les disputes, rires, ripostes diverses, éclaboussures, tout cela plus bruyant que l'ambiance des couviges de nos villages où les participants sont plus âgés, concentrés et parfois sous le regard vigilant de la Béate exerçant le rôle de « modérateur »

Autre note bien locale, chez nous on ne va pas étendre la lessive mais l'écarter. Cette expression vient probablement du fait qu'autrefois les pièces importantes étaient écartées sur l'herbe et pour une nuit usant des rayons lunaires et de la chlorophylle de la prairie pour rendre le linge plus blanc que blanc !

Georges PERRU

Membre de la confédération des groupes folkloriques français du Félibrige
Des Arts et Traditions populaires de la Haute-Loire

Références : Enquêtes

Musées des Arts et Traditions Populaires (PARIS)
Histoire de la Rome Antique (TACUSSEL)
Comité de quartier St Marcel à Marseille



fort lourdes de linge mouillé ou à pousser les charretons jusqu'à la rivière ou au lavoir le plus proche.



Sous Louis XIV, le ministre Colbert voulut taxer les « cendriers », marchands de cendres et de soude, de trois cents livres. Il dut y renoncer tant la vigueur du refus fut patente. La vente des cendres était un véritable commerce de gros. Il en fallait 1 500 kg pour une bugeade de 100 kg. Le coulage durant trois jours, le rinçage à la rivière, un jour, puis on étendait le linge dans les champs pour le sécher, souvent à même le sol, les étendages n'existant pas encore.

En ville, il était plus difficile de réaliser la bugeade, manque de place et surtout manque d'eau puisqu'on avait recours au porteur d'eau pour la cuisine et la sommaire toilette. La corporation des bugeadiers s'étoffe et surtout se rend indispensables.

A Paris, on recense soixante et onze bateaux-lavoirs pour deux mille lavandières.

A Marseille, le Jarret, facile d'accès et pas très loin, donne la possibilité de s'étendre et d'avoir l'eau gratuite. Mais c'est l'Huveaune qui sera la rivière de prédilection de la corporation. Il n'y a pas très longtemps encore, on pouvait noter dans l'église paroissiale de Saint-Marcel la présence d'un autel privilégié dédié à la Sainte Vierge offert et sous la responsabilité des dames laveuses de l'Huveaune.

Le petit monde du lavage avait sa hiérarchie. Les blanchisseuses constituaient l'élite qui savait mépriser les lavandières. Il est vrai qu'elles s'occupaient du fin lavage et quelquefois, de l'amidonage et tuyautage des dentelles.

Les lavandières, employées à des travaux plus rudes n'en avaient pas plus le raffinement dans leur langage et il était fréquent que l'eau sale et le battoir ne soient pas la seule arme pour se faire respecter ou avoir sa place à l'ombre ou au début de « l'eau claire ». Le verbe haut, le vocabulaire gras n'enlevaient en rien les qualités de cœur de ces dames du lavoir.

Plus tard, on assistera à la réalisation de lavoirs de quartiers de village, proches des fontaines et des puits.

Si Colbert avait échoué dans sa démarche sur la taxe des « cendriers », nous lui devons d'avoir insisté sur l'implantation des savonneries à Marseille et surtout que l'utilisation des huiles soit réservée à la main d'œuvre locale.

Mais au fil des années, la qualité du savon régresse et les prix montent. A tel point que les lavandières, redoutables et redoutées, indignées, dénoncèrent les savonneries aux députés des États Généraux. Le savon, une fois l'eau évaporée, ne pesait plus que la moitié de son poids ! Ces messieurs, quelque peu intimidés par ces représentantes corporatistes, mirent bon ordre sans glisser chez les savonniers.

Malgré l'azurage réalisé au pastel bleu, le linge n'est pas toujours net. Il va falloir attendre la découverte par Bertholet, chimiste, d'une formule de décoloration élaborée plus tôt par le pharmacien suédois, Scheele. Composé d'hypochlorite et de chlorure de sodium, le produit fut mis au point dans une manufacture d'un village près de Paris, Javelle, aujourd'hui Javel, nom de jeune fille de la pie jaune pour les marseillais. Une invention qui entraine dans l'histoire de la blanchisserie.

En 1830, des bricoleurs de talent esquissent les grandes lignes du lave-linge. Le plus astucieux, à mon sens, fut Monsieur l'Abbé de Milleraie, dont la machine, construite comme une baratte à beurre à mouvement inversé était branchée sur la chute d'eau de son moulin. Faillait-il encore en posséder un !

Ce n'est qu'en 1936 que la machine à laver fut présentée au Salon des Arts ménagers. Entre l'époque du lavoir et de la machine à laver, s'interpose la lessiveuse à vapeur qui préoccupa